

UN POULET DANS LE BOUILLON - CHAPITRE 11

Un roman policier de Stephan M. Pagnoncini™

AVALANCHE DE QUESTIONS

Avant même que la voiture de police banalisée des deux inspecteurs bernois ait atteint l'entrée principale du somptueux siège de la société paneuropéenne «**EUgen**» le commissaire principal Peter Bärtschi et son assistant Thomas Matthias aperçoivent déjà une silhouette élancée, debout dans la porte d'entrée. Une fois leur véhicule garé sur un emplacement réservé aux «invités», les deux collègues se dirigent tout droit vers l'homme immobile. Il porte un costume sur mesure impeccablement coupé, de couleur bleu marine. Le ton de la cravate est parfaitement adapté au mouchoir soigneusement plié dans sa poche avant. Ses cheveux pommadés sont gris cendrés et méticuleusement peignés en arrière. Les chaussures s'harmonisent parfaitement à l'image générale. Froid et austère, imperturbable, l'homme mûr tend la main aux deux visiteurs. Le commissaire principal Bärtschi lui rend sa poignée de main. «Stéfano Monserrato, assistant du président du conseil d'administration d'EUgen. Bienvenue à la Villa Brüschrain», prononce-t-il en guise de bienvenue, avec une pointe d'accent italien. Les deux policiers lui ont déjà lâché la main lorsque le commissaire réplique: «Commissaire principal Peter Bärtschi, Police cantonale de Berne, bureau des enquêtes spéciales. Et voici mon assistant Thomas Matthias.» Taciturne, l'homme élégant hoche la tête et de la main, leur indique de se rendre dans la maison en passant par une lourde porte dorée. La porte s'entrouvre sans bruit, ils entrent. Thomas Matthias ne peut s'empêcher d'émettre un sifflement d'admiration. L'entrée rappelle une splendide villa romaine de l'époque de César. Tout y est immense et imposant. Devant les murs, plusieurs colonnes et statues gigantesques. Le plafond est recouvert d'une fresque aux couleurs vives et une fontaine italienne en terre cuite, richement ornementée, fait entendre ses bruits d'eau dans le grand hall. Une rangée de cyprès borde un tapis rouge qui traverse toute l'entrée. Si les deux inspecteurs n'avaient pas su avec certitude qu'ils se trouvaient sur le Zugerberg, ils auraient carrément pu se croire dans la Rome antique. Remarquant la stupéfaction des policiers, Monserrato interrompt le silence: «Contre le mal du pays de notre président, originaire de Rome. Veuillez me suivre.» Arrivés à l'autre bout du tapis rouge, ils se retrouvent devant la porte d'un ascenseur. Stéfano Monserrato extrait une carte à puce de sa poche et la présente au capteur. La porte coulisse sur le côté et les trois hommes entrent.

La carte à puce se montre à nouveau nécessaire. Monserrato enfonce une touche et l'ascenseur se met doucement en mouvement. Il descend. Au grand étonnement de Bärtschi. Lorsque la cabine s'arrête, il lit sur l'afficheur au-dessus de la porte: -10!



«Veuillez me suivre», avertit à nouveau Monserrato. Plus aucune trace du style pompeux du hall d'entrée. Les locaux sont sobres, presque froids. Pas la moindre décoration, aucun gadget inutile. Uniquement le strict nécessaire. Sans un mot, Stéfano Monserrato les précède. Une fois encore la carte à puce, une autre porte coulissante. Ils entrent et se retrouvent dans un local de sécurité. Un scanner pour les visiteurs et un appareil de radio pour les bagages. Bref, ils se retrouvent devant un équipement digne de l'aéroport le plus moderne. «Je vous en prie, c'est pour votre sécurité et la nôtre», explique Monserrato, imperturbable. Sans oublier d'appuyer ses brèves déclarations d'un mouvement de la main. Bärtschi comprend vite qu'il ne servirait absolument à rien de s'opposer à ce contrôle. Les deux inspecteurs se soumettent donc bravement au rituel.

Machinalement, ils retournent leur veste, ôtent ensuite ceinture et chaussures. Ils déposent le contenu de leurs poches dans un bassin en plastique et se débarrassent même du ceinturon qui maintient leur arme de service. Ils traversent le scanner. Signal sonore. Tant chez Peter Bärtschi que chez Thomas Matthias. Dociles, ils se soumettent à la fouille et se rhabillent. Toute la procédure se déroule sans un mot. Si les regards des fonctionnaires avaient pu parler, la salle aurait toutefois été inondée de mots orduriers.

Monserato reprend la parole: «Les armes ne vous seront rendues que lorsque vous quitterez le bâtiment. Prego, si ces messieurs veulent bien me suivre une dernière fois.» Ils quittent le local de sécurité, lui emboîtent le pas le long d'un couloir et sont finalement menés dans une grande salle de conférence. Celle-ci également froide et sans la moindre décoration. Le blanc domine. Une immense table ovale de couleur blanche, des fauteuils de cuir, blancs eux aussi, les murs blafards, éclairage indirect. Seul le gigantesque logo noir d'EUgen, rétro-éclairé, est fixé exactement au milieu du mur, en face de la porte.



Le Logo d'«EUgen», l'entreprise paneuropéenne de technique génétique

Sur une table roulante, un carafon d'eau et une coupe de fruits attendent les visiteurs. A côté, une carte mentionne: «Bienvenue au commissaire principal Peter Bärtschi et à son assistant.» De la musique classique douce retentit de haut-parleurs invisibles. Le commissaire principal s'empare du carton de bienvenue et interrompt le silence. «Tu n'as probablement pas laissé une bonne impression, car ils n'arrivent même pas à se rappeler de ton nom», se moque-t-il de son assistant. Et ajoute: «Après cette torture, j'ai bien mérité un coup.» Il saisit le carafon et se verse un peu d'eau. «Moi aussi, s'il vous plaît», lui lance Matthias par-dessus l'autre côté de la table. Bärtschi lui glisse habilement le verre plein. Ils prennent place et se font face. Ils fixent le contenu de leur verre, l'attente se prolonge. Plusieurs minutes s'écoulent. Bärtschi brise à nouveau la quiétude ambiante et demande: «Un fruit, peut-être?» Matthias hoche la tête, son chef saisit alors la coupe de fruits derrière lui. Pile au moment où il lance le fruit en direction de Matthias, la porte s'ouvre. L'homme qui les avait accompagnés entre à nouveau. Avant même qu'il prononce une syllabe, le commissaire principal Peter Bärtschi le remet à sa place: «Ecoutez, Monsieur Monserrato, nous attendons ici depuis une éternité, nous voulons enfin parler au président du conseil d'administration d'EUgen.» L'homme lui tend la main et lance, à la stupéfaction des policiers: «Scusi, vous permettez, Daniele Monserrato, président du conseil d'administration d'EUgen. Vous avez déjà eu le plaisir de faire la connaissance de mon frère jumeau, Stéfano.» Bärtschi et Matthias se regardent en chiens de faïence. Les traits de leur visage passent de la surprise à l'étonnement. Les deux Monserrato se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Costume, coiffure, gestique, mimique, même l'accent est identique. Ils se saluent, Daniele Monserrato leur propose de prendre place et amorce l'entretien: «Alors, Messieurs, qu'y a-t-il de si grave et de si urgent pour que la Police cantonale de Berne pénètre sans crier gare dans le canton de Zoug et souhaite me parler?» Il dévisage les policiers qui doivent tout d'abord décrypter son attitude arrogante. Le commissaire principal Peter Bärtschi fait signe à son assistant de rester discret et demande, avec une courtoisie forcée: «Dites-moi, Monsieur Monserrato, de quoi s'occupe EUgen exactement?» Les yeux de Daniele Monserrato lancent des éclairs, la réponse jaillit à la vitesse d'une balle tirée d'un pistolet: «Nous veillons à ce que tous les hommes et toutes les femmes de cette planète puissent toujours disposer à l'avenir de suffisamment de nourriture. Avec l'aide de la technique génétique, cela va de soi.» Bärtschi commente: «Bien, comme c'est émouvant, ainsi, vous pouvez vous faire un paquet d'argent, et rien ne vous arrête.»

Le faciès de Monserrato s'assombrit et Bärtschi ajoute, railleur: «Monsieur Monserrato, savez-vous, ou pouvez-vous peut-être nous expliquer pourquoi précisément la voiture privée d'un membre de votre conseil d'administration, plus exactement celle de Walter Eggenberger, a été impliquée hier soir à Berne dans une agression avec mort d'homme?» Mutisme total. Immobile, Monserrato fixe l'immense logo d'EUgen sur le mur. Bärtschi échange un long regard avec Matthias, comme s'il voulait communiquer par télépathie. Thomas Matthias comprend son chef à demi-mot et se rend compte qu'ici, il doit jouer le rôle du policier muet. «Et bien», interrompt le président du conseil d'administration, «je ne suis naturellement pas à même de vous répondre. Dites-moi, Messieurs, vous n'êtes pas venu ici pour me poser une telle question. Quel dilettantisme.» Il sourit, suffisant. Bärtschi reste imperturbable et entame une véritable avalanche de questions: «Comment se fait-il, alors, Monsieur Monserrato, qu'à Berne, les mêmes munitions de la même arme ont été utilisées l'année dernière dans l'attentat de Bâle? Trois hommes et une femme y ont été pour ainsi dire exécutés. Dans un bâtiment industriel abandonné qui appartient à votre entreprise?» Peter Bärtschi tient la forme. Il se lève soudainement de son fauteuil, se dirige vers l'homme âgé, n'hésitant pas à s'asseoir nonchalamment sur la table à côté de lui. Sans attendre la réponse, il se penche vers le président du conseil d'administration et poursuit à voix basse: «A cette époque, EUgen n'a même pas cru utile d'introduire une plainte pour violation de domicile, bien que les quatre personnes assassinées soient toutes des collaborateurs de l'entreprise. Et à présent, à peine un an plus tard, EUgen est curieusement mêlée à une situation plus que douteuse. Cela fait beaucoup de hasard, vous ne trouvez pas?» Il ne lâche pas Monserrato du regard, le fixant directement dans ses yeux bleu-gris. Thomas Matthias surveille de près les deux adversaires et ne cesse de prendre des notes. Le vieux quitte la table, roule son fauteuil en arrière vers le mur et se lève. «Basta, c'est assez», hurle-t-il aux deux policiers. «Je ne réponds plus à aucune question. Vous n'avez pas le droit de nous envahir ici sans autorisation et de me soumettre à un interrogatoire. Quittez immédiatement notre propriété. Allez-vous-en.» Du doigt, Bärtschi montre la porte à Matthias. Matthias le précède. A peine est-il sorti de la pièce que Bärtschi empoigne Monserrato par la cravate, l'accule contre le mur et lui souffle dans l'oreille: «Croyez-moi, Monserrato, cette fois-ci vous n'y échapperez pas. Pas cette fois-ci. Nous allons mettre à jour vos machinations.» Daniele Monserrato essaie de se dérober à Bärtschi et des mains, lui martèle les poings. Ce dernier lâche prise et l'homme fluet retombe dans son fauteuil. Bärtschi vient à peine de passer la porte lorsque le président du conseil d'administration lui braille:

«Tout ceci aura des conséquences politiques, commissario Bärtschi. Croyez-moi, vous vous aventurez sur un terrain mouvant et vous vous y perdrez! J’y veillerai personnellement!» Peter Bärtschi se retourne une dernière fois, jette un ultime coup d’œil et ricane: «Merci d’encourager ma carrière. J’apprécie vraiment et merci aussi pour votre accueil. A propos, nous trouverons la sortie sans aide. Au revoir, Monsieur Monserrato.» Bärtschi referme la porte derrière lui et, accompagné de Matthias, qui le contemple en souriant, se dirige vers la sortie non sans traverser à nouveau le sas de sécurité, l’ascenseur et le somptueux hall d’entrée. Arrivé à la voiture, Peter Bärtschi adresse pour la première fois la parole à son assistant: «Nous avons mis le feu aux poudres, Matthias.» De la paume de sa main, il tapote trois fois le toit du véhicule et ne peut s’empêcher de glousser. Matthias emprunte la sortie. Le lourd portail s’ouvre avant même qu’ils en approchent. Ils franchissent la sortie au ralenti. Peu après, Peter Bärtschi enclenche le gyrophare, regarde Thomas Matthias et lance: «et maintenant, à Bâle, à toute vitesse.»



Pendant que les deux inspecteurs bernois remontent en ascenseur vers le hall d’entrée, Stefano Monserrato, dans la salle de conférence, enfonce un bouton sur le devant de la table. Trois moniteurs et un téléphone en sortent. Le président du conseil d’administration d’Eugen peut y observer le moindre pas des policiers jusqu’au portail de sortie.

Il s’assure que la voiture a quitté la propriété et saisit le téléphone. Il compose le numéro du portable de Walter Eggenberger, le Conseiller d’Etat d’Uri. Dès qu’il décroche, Monserrato affirme: «Nous avons un problème. La police en sait trop.» Eggenberger répond: «Sì. Abbiamo anche un problema in All’Acqua. Un intrus s’est introduit dans notre laboratoire de haute sécurité et un autre tente également d’y pénétrer. J’ai mis mes hommes à leur poursuite.» Monserrato ne peut que bredouiller: «Walter règle ce problème. Je ne veux pas que ton problème devienne le mien. Car finalement, tu comptes sur mon soutien financier pour t’expédier à Berne aux prochaines élections, non? » A l’autre bout du fil, Walter Eggenberger déglutit et assure:

«Bien entendu, Daniele, bien entendu. Je m'en charge personnellement. Arrivederci.» Daniele Monserrato raccroche et sourit en silence. Il appuie sur une touche de l'appareil. Une voix féminine lui répond: «Si, Vittória Sclamóris?» Monserrato articule dans le microphone: «Vittória, préparez ma voiture. Je dois absolument me rendre à Bâle, dans notre usine.»

La suite chaque début de mois sur www.poulet-grand-delice.ch

© by Stephan M. PagnonciniTM 2010